



Myriam Mihindou, *Déchoucaj' 9*, Haïti 2004-2006, photographie numérique, tirage argentique, contrecollé sur acier, 90 x 77 cm. © COURTESY GALERIE MAÏA MULLER

...

Alexander Calder, *Le Serpent*, 1961, gouache sur papier, 55 x 74,5 cm, collection particulière.

© CALDER FOUNDATION NEW YORK / ADAGP, PARIS 2014

...



À VOIR...

MYRIAM MIHINDOU

Image et mystère

Poignante, elle continue de frapper les esprits ! Cette artiste franco-gabonaise a la sincérité de ceux qui produisent par nécessité curative. Quand la galerie Maïa Muller lui donne carte blanche, elle réunit des artistes autour du thème « Névralgies ». Myriam Mihindou, ce n'est pas un monde, mais plusieurs : celui du voyage, de la mémoire, des croyances, des douleurs extirpées, de la catharsis. Ses expositions viennent habiter la planète : « La Divine Comédie », aventure nomade réunissant une cinquantaine d'artistes africains, s'arrêtera en 2015 à Madrid et à Venise, puis en 2016 à Londres et à Harare. À Paris, « Africa remix », en 2005 au Centre Pompidou, et « Les Maîtres du désordre », en 2012 au musée du Quai Branly, ont fait écho. Aujourd'hui, c'est dans l'ancre d'une chapelle désacralisée, la chapelle de la Visitation, à Thonon-les-Bains, que Myriam Mihindou montre ses « performances photographiques » et une sculpture à base de savon. Cette exposition est le deuxième volet d'une programmation soignée par le commissaire artistique Philippe Pignet, qui met ici l'accent sur la photographie comme révélation. Deux séquences apparaissent : l'une datée de 1999-2000, nommée « Sculptures de chair », où l'artiste impose à ses mains des contraintes

(ligatures, aiguilles) rejoignant ainsi une tension qu'elle fige à son paroxysme. Elle les nomme « gardiennes de seuil ». Dès lors, la dimension médiumnique est évidente. La seconde série intitulée « Déchoucaj' », réalisée de 2004 à 2006 en Haïti, rassemble des tirages en négatif, à la puissante phosphorescence, révélatrice des émotions ressenties. Chaos politique, deuil personnel et expérience initiatique engendrent peur, souffrance et vertige. Ces images effrayantes et saisissantes se font témoin et passeur. Déconstruire, comprendre, (re) construire et communiquer, voilà le chemin de Myriam Mihindou.

DAVINA MACARIO

Chapelle de la Visitation - espace d'art contemporain, 25, rue des Granges, 74200 Thonon-les-Bains, tél. : 04 50 70 69 49, www.ville-thonon.fr - Jusqu'au 21 décembre.

ALEXANDER CALDER

Gouaches

C'est en 1953, alors qu'Alexander Calder (1898-1976) séjourne à Aix-en-Provence, qu'il expérimente la gouache. Il découvre avec ce médium des gestes nouveaux dont les effets inédits simulent le mouvement, en accord avec l'univers poétique développé différemment dans ses mobiles et ses stables. Un atelier est d'ailleurs réservé à la gouache, plus précisément un local qu'il appelle « gouacherie », dans la maison qu'il vient d'acheter près de Tours où il s'est installé avec son épouse. « Ce costaud à l'âme de rossignol », selon les mots de son ami Miró, fait vivre, sous ses mains, les couleurs. Une trentaine de gouaches ont été ici réunies. Elles mettent, dans l'espace de la feuille de papier, les figures géométriques familières à l'artiste (cercle, triangle, spirale), associées aux symboles élémentaires de l'univers (soleil, lune, étoile), élargis aux images primitives du masque et du boomerang et à celles de la nature avec les fleurs et le papillon. Il orchestre ces éléments dans une construction dépouillée dont l'efficacité visuelle se renforce de la gamme restreinte des couleurs primaires, le rouge, le bleu et le jaune, auxquelles répondent le noir et le blanc. Calder a expliqué sa technique, et parmi les réactions qu'elles suscitent, Henri Pichette s'attarde sur ses mains - « Elles sont neuves, elles sont vives. Elles font que les choses vivent » - dans un poème offert à l'artiste qui avait conçu les décors de sa pièce *Nucléa* pour le TNP en 1952, avec une mise en scène de Jean Vilar. Exercice quotidien que Calder pratiquera jusqu'au bout, indépendamment de son œuvre sculpté. Un hymne à la vie, une réponse à celui qui exigeait de l'art qu'il soit « joyeux et jamais lugubre ».

L. H.

Galerie Brame & Lorenceau, 68, boulevard Malesherbes, Paris VIII^e, tél. : 01 45 22 16 89, www.gbl.fr - Jusqu'au 19 décembre. Catalogue.